

MUSÉE ALSACIEN – 23-25, QUAI SAINT-NICOLAS
Dossier de préparation à la visite

MUSÉE ALSACIEN



Bouquet de fleurs, bois peint (détail)
Alsace, début du 19^e siècle
Strasbourg - Musée Alsacien

Service éducatif des musées, 2016
www.musees.strasbourg.eu

Réservations et informations

. Musée Zoologique : 03 68 85 04 89
du lundi au jeudi de 14h à 17h
. Les autres musées : 03 68 98 51 54
du lundi au vendredi de 8h30 à 12h30
(vacances scolaires de 9h à 12h)



SOMMAIRE

QU'EST-CE QUE L'ART POPULAIRE	3
LES AIDES À LA VISITE	5
QUELQUES DATES DE L'HISTOIRE D'ALSACE	7
LES RITES DE PASSAGE	
- Le portrait comme rite social	9
- Les âges de la vie	14
- À propos de la fiche-découverte	17
- Les objets-témoins des rites de passage	18
LE MOTIF DÉCORATIF AU MUSÉE ALSACIEN	
- Les motifs décoratifs	23
- Répertoire des motifs et des formes	24
LES COLLECTIONS	
- Les marcaires	29
- La cuisine	33
- Le costume alsacien au 19 ^e siècle	36
- La <i>Stùb</i>	40
- Le service militaire	42



QU'EST-CE QUE L'ART POPULAIRE ?

Il n'existe pas de façon simple de caractériser l'art populaire. En réalité, celui-ci ne se définit que par rapport (ou par opposition ?) à l'art savant.

L'art savant

Réalisé par des artistes ayant reçu une formation dans une école d'art et/ou dans l'atelier d'un artiste reconnu (en général sur le plan national ou international).

L'art populaire

Réalisé par des artistes amateurs ou artisans ayant reçu une formation au niveau local, régional.

Si dans l'art savant on peut individualiser le style d'un artiste, voire d'une « école », dans l'art populaire on peut parler d'une individualisation collective, qui met en valeur des particularismes régionaux (d'après G.H. Rivière et A. Desvallées, *Arts Populaires des Pays de France*, Ed. Cuénot, 1975).

L'art populaire se distingue aussi de l'art savant par sa prédilection pour une application aux formes utilitaires, son caractère décoratif et son souci ornemental.

L'inspiration puisée dans les modèles de l'art savant, leur imitation (avec un certain décalage dans le temps) et la reprise des thèmes iconographiques et des motifs décoratifs, n'empêchent pas l'art populaire d'avoir des thèmes, des préoccupations et un mode d'expression qui lui sont propres (tendance à la simplification, géométrisation, stylisation et choix de couleurs en nombre limité).

« Pourtant, il n'y a pas d'autre art qu'utilitaire... La gratuité n'est pas dans les mobiles, mais dans la floraison du langage des formes. »

Le langage des mots et des formes, des rythmes, des oppositions symétriques ou asymétriques de fréquence ou d'intensité est le domaine de la liberté humaine : il est lié aux fondations biologiques et repose sur une signification pragmatique, sociale, puisque parole et figuration sont le ciment qui lie les éléments de la cellule ethnique. Mais à l'inverse et de manière exclusivement humaine il assure, individuellement, l'échappée libératrice, celle de l'artiste ou celle du consommateur, dans le confort d'une parfaite insertion dans la pensée collective ou dans la contradiction et le rêve.

La double nature de l'art, collective et personnelle, fait qu'il est impossible de séparer complètement le " payant " du " gratuit ", l'art pour quelque chose de l'art pour l'art, comme il est impossible, sinon aux extrêmes, de séparer radicalement figuratif et décoratif. »

André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, t. 2, Paris 1965, p. 207-208.



LES AIDES À LA VISITE

Pour favoriser la rencontre entre le jeune visiteur et les objets authentiques conservés dans le musée, le Service éducatif a opté pour une approche qui, en activant le regard, a pour but de stimuler l'analyse visuelle et critique de l'objet. Nous avons voulu placer l'élève au cœur de la démarche de l'ethnologue et du spécialiste de l'art populaire qui recueillent, analysent et interprètent les objets-témoins de la vie du passé.

Pour cela nous mettons à votre disposition pour votre visite au musée alsacien des outils pédagogiques spécifiques.

Pendant la visite

Le sous-main illustré

- « *L'Alsace plein les yeux - Pour regarder les objets d'art populaire* »
Rigide et plastifié (à emprunter à l'entrée du musée).

Le carnet-musée

Fonctionne en complément des démarches pédagogiques proposées. L'élève peut y dessiner mais aussi y noter des idées ou encore y coller des documents et ainsi garder trace de sa visite au musée (à se procurer au Service éducatif ou à l'entrée du musée).

Les fiches-découverte

- *Cœurs et tourterelles, grenades et crapauds, le motif décoratif au musée alsacien*
- *Les rites de passage en Alsace* (à utiliser avec le carnet-musée).

Les boîtes-parcours (pour les visites autonomes)

Pour les enfants de maternelle et de cours préparatoire

- Moules à gâteaux (fiche descriptive de la visite autonome en téléchargement et boîte-parcours disponible à la caisse du musée)

- Motifs décoratifs (fiche descriptive de la visite autonome en téléchargement et boîte-parcours disponible à la caisse du musée)

Avant ou après la visite

Dossiers diapositives

- *Le Musée Alsacien*
- *Moules à gâteaux*
- *Habiter une maison alsacienne*
- *Jean Frédéric Oberlin*

Durée du prêt : 15 jours

Malle pédagogique

- « *Moules à gâteaux* »

Pour découvrir certaines traditions alsaciennes autour de moules à gâteaux anciens, recettes, comptines... Activités sensori-motrices, langagières et plastiques...

Durée du prêt : 15 jours



QUELQUES DATES DE L'HISTOIRE D'ALSACE

Néolithique

Vers -5300 Des agriculteurs sédentaires s'installent sur les terres les plus fertiles de la plaine située entre Rhin et Vosges, y apportant leur culture originaire d'Europe centrale. Contacts avec le sud et l'ouest de la « France ».

Âge du Bronze

Âge du Fer

La région fait partie de l'aire celtique, puis diverses tribus gauloises s'y installent.

Période gallo-romaine

Vers -15 Les Romains installent des camps militaires le long du Rhin, puis s'implantent durablement dans la région. Paix romaine.

Vers 170 Premières incursions des Germains.

Haut Moyen Âge

Vers 700 L'Alsace devient un duché. Fondation de monastères.

842 Serments de Strasbourg scellant l'alliance de deux petits-fils de Charlemagne (Charles et Louis) contre leur frère aîné Lothaire.

870 L'Alsace est rattachée au royaume de Louis le Germanique.

Moyen Âge

Le royaume de Germanie devient le « Saint Empire romain germanique ». L'empereur Frédéric Barberousse fonde la ville de Haguenau.

1273 Rodolphe de Habsbourg, comte de Haute-Alsace, devient roi.

1354 Dix villes impériales forment une alliance pour défendre leurs libertés, la Décapole.

Renaissance

1521 Début de la Réforme.

1525 Guerre des Paysans.

1632-38 La guerre de Trente Ans (1618-1648) fait rage en Alsace. La moitié de la population va périr.

1648 L'Alsace devient française (à l'exception de Strasbourg et Mulhouse).

1681 Strasbourg est rattachée à la France.

1790 Création des deux départements (Haut-Rhin et Bas-Rhin).

1798 Mulhouse devient française.

1814-18 Après l'abdication de Napoléon, la région reste occupée par des troupes étrangères.

1870 Guerre franco-allemande, suivie de l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Empire allemand. 128 000 Alsaciens partiront pour la France.

Période contemporaine

1914-18 Première guerre mondiale.
Violents combats en Alsace, suivis de la libération de l'Alsace.

1924-1928 Résistances aux maladresses de la politique d'assimilation française.

1939 Évacuation des populations vers le sud-ouest de la France.

1940-44 Occupation nazie. Incorporation de force de 130 000 Alsaciens et Mosellans dans l'armée allemande.

1945 Libération de toute l'Alsace.

1949 Fondation du Conseil de l'Europe à Strasbourg.

1952 Albert Schweitzer, pasteur et médecin, reçoit le Prix Nobel de la Paix.

1956 La région Alsace devient une entité administrative.

1986 Création d'un Conseil Régional de 47 conseillers régionaux élus au suffrage universel.



LES RITES DE PASSAGE

LE PORTRAIT COMME RITE SOCIAL

Extrait du catalogue « À qui ressemblons-nous ? Le portrait dans les Musées de la Ville de Strasbourg » 1988. Ce texte mène essentiellement une réflexion sur la place du portrait dans les rites de passage.

Dès les débuts du nouvel art photographique, le portrait va être le sujet de prédilection, car il répond au « désir inhérent à l'idéologie de la **classe bourgeoise ascendante** : le désir d'auto-représentation » (1). Pour ces bourgeois, cette image d'eux-mêmes est cependant plutôt celle de leur réussite sociale que celle de leur personnalité propre. La séance de pose chez le photographe peut avoir lieu à n'importe quel moment de la période d'apogée sociale de l'individu. Messieurs d'âge mûr, dont quelques accessoires viennent évoquer la fonction, dames en belles toilettes et aussi quelques enfants bien nés passeront devant l'appareil pour la grande parade des « cartes-de-visites » : « L'atelier du photographe devient ainsi semblable au magasin d'accessoires d'un théâtre où, pour tous les rôles sociaux, les masques de caractère sont préparés » (2).

Après la moyenne bourgeoisie, la photographie se diffuse à la fin du 19^e siècle dans la petite bourgeoisie, puis vers les années vingt dans le **milieu rural** et les **classes modestes** (3). Agents de cette diffusion, les ateliers photographiques se multiplient et s'installent dans la plupart des chefs-lieux de cantons. L'essentiel de leur production va consister et consiste encore en **portraits « de circonstance »**, faits à l'occasion d'événements de la vie individuelle : baptêmes, communions, mariages, ces cérémonies, parfois profanes, mais le plus souvent religieuses qui rythment l'existence de chacun et sont liées au passage « d'un âge à un autre et d'une occupation à une autre » (4). Ces modifications de situation sont accompagnées, partout dans le monde, de cérémonies et d'actes spéciaux regroupés sous le terme de « rites de passage » par Arnold Van Gennep (5) qui en a analysé le déroulement. S'il diffère considérablement

de culture à culture, celui-ci n'en suit pas moins un **schéma constant** : dans un même rite de passage se succèdent trois « séquences cérémonielles ». La première marque la séparation de l'individu d'avec son état antérieur (par exemple, lors de l'enterrement de la vie de garçon) ; la seconde, une période de marge, souvent assortie d'épreuves (la retraite des futurs communiant) tandis que la dernière consacre l'intégration de l'individu au nouveau groupe social dans lequel il vient d'être inclus, phase qui succède souvent à la cérémonie religieuse proprement dite (échange des consentements des mariés).

L'analyse de la **place du portrait** auquel « pourtant peu de folkloristes (...) ont attaché de l'importance à cause, sans doute, de sa modernité » (6) dans cette succession de « rites de séparation, rites de marge et rites d'agrégation » (7) composant le rite de passage proprement dit, devrait permettre de mettre en évidence le rôle non négligeable qu'il tient dans ces manifestations par excellence d'ordre social.

Dans la civilisation occidentale, la plupart des rites de passage ont été intégrés par le christianisme, les plus importants étant même devenus des **sacrements** (baptême, communion, mariage). D'autres cependant sont restés des **cérémonies profanes**, comme l'entrée dans une profession, l'entrée à l'armée ou la conscription. Un autre événement de la vie personnelle et religieuse dans la société traditionnelle est le pèlerinage, que Van Gennep considère aussi comme un rite de passage (8), et qui se concrétise souvent par le dépôt dans la chapelle d'un ex-voto représentant celui ou ceux qui ont été exaucés après avoir sollicité une grâce. Les simples silhouettes humaines symbolisant celui qui demande une grâce seraient plutôt à classer dans la catégorie des rituels magico-religieux où, en vertu de la loi de la similarité, une des lois de la magie, « l'image est à la chose ce que la partie est au tout, (...) sa fonction est de rendre présente une personne (...) ou son âme » (9).

La réalisation du **portrait de l'individu** qui vient de subir « un changement radical de régime ontologique et de statut social » (10) a lieu après la cérémonie proprement dite, dans un seul ou dans l'ensemble des contextes décrits ci-dessous. Une première photo est faite sur le parvis ou sur les marches de l'église, lieu recherché pour des raisons pratiques, mais surtout privilégié de par son statut particulier d'espace de transition entre le monde sacré et le monde profane. Sur la photo figurent le nouvel initié (communiant, marié, baptisé) entouré de ceux qui ont été directement concernés par le rituel : les autres communiants, le prêtre et les « répondants » (parrains, marraines, témoins, parents). Poser pour une photo dans cet espace particulier est une façon d'**entériner le rite**, d'attester publiquement qu'il a bien eu lieu dans les règles.

L'individu se rend ensuite (actuellement ce moment est, pour des raisons pratiques, moins strictement défini) dans le studio d'un photographe professionnel où il va poser seul ou en couple pour les jeunes mariés revêtu du costume spécial que l'usage affecte à l'une ou l'autre de ces cérémonies (et où la couleur blanche domine, surtout pour les **vêtements** féminins : robe blanche de la communicante, robe de mariée, costume de conscrit avec pantalon blanc, et muni d'accessoires caractéristiques (missel, bouquet, etc.). La cérémonie est traditionnellement suivie d'une fête dont la partie essentielle est le repas qui réunit les membres de la famille, parfois aussi des amis et des voisins. C'est à ce moment qu'est réalisé, souvent par un photographe amateur, le troisième type de portrait qui réunit autour du héros du jour ceux qui participent à la fête et qui composent le **nouveau groupe social** auquel il vient d'être intégré par le rituel de passage : les chrétiens pour le nouveau baptisé, les jeunes de sa « classe » pour le conscrit, etc. Un tel **portrait de groupe** est particulièrement chargé de valeur symbolique dans le cas du mariage, car il « s'inscrit dans un rituel qui vise à consacrer l'union entre deux groupes (sociaux) à travers l'union de deux individus » (11).

Ces différents types de représentations sont révélateurs des **fonctions sociales du portrait** lié aux rites de passage. La plus évidente est de pérenniser un événement, un moment bien précis de la vie de l'individu, mais aussi d'attester que le rite, identifié par un costume et des accessoires qui lui sont propres, a bien été accompli. Ce portrait, qui va devenir la **photo-souvenir** distribuée aux membres de la famille, puis encadrée et exposée en bonne place dans le foyer (du jeune couple par exemple) devient ainsi en quelque sorte l'équivalent d'un certificat (de confirmation, de mariage...). Une autre fonction de ce portrait est d'affirmer l'intégration de l'individu à un groupe : d'une part le groupe familial dont il est originaire et qui affirme ainsi sa solidarité avec lui, d'autre part le nouveau groupe social auquel il vient, par le rituel de passage, d'être intégré. Le portrait qui succède à la cérémonie du passage et en particulier aux rites d'agrégation qui la clôturent est par conséquent en lui-même un rite qui répète et renforce le processus d'intégration sociale, et en même temps, par la valeur qu'il accorde à l'image, à la représentation, un rituel magico-religieux.

Si la généralisation de ce rituel nouveau a été favorisée par la technique photographique et sa démocratisation, le besoin d'accompagner les rites de passage par une **représentation de la cérémonie ou de ses protagonistes** est bien plus ancien, comme en témoignent un certain nombre de documents d'imagerie populaire. Les sacrements du mariage et du baptême sont ceux dont le cérémonial a été fixé le plus tôt et ce sont eux qui nous livrent les plus anciennes représentations de rites de passage en Alsace : coffret de courtoisie ou meubles ornés d'un couple, souhait de baptême ou souvenir de mariage

(12) sont, dès le 17^e siècle, les supports de ce genre de représentation. Ils peuvent être rapprochés de l'art populaire par certaines maladresses de représentation, mais ils n'en sont pas moins l'expression d'une classe sociale assez élevée : bourgeois ou patriciens strasbourgeois. Bien que nous ne disposions pas de documents régionaux de ce genre pour le 18^e siècle, il est raisonnable de penser que cet usage s'est diffusé progressivement.

Au début du 19^e siècle, au moment où le portrait profane commence à apparaître dans l'art populaire puis à concurrencer l'imagerie religieuse, les **représentations** liées aux rites de passage **se multiplient**, surtout pour les rites liés au service militaire, qui correspond à l'entrée du jeune garçon dans la vie d'homme adulte. Ces documents doivent cependant plutôt être qualifiés de représentations que de portraits. En effet, comme c'est l'habitude dans l'art populaire, les traits du visage ne sont pas réellement individualisés. L'identité des personnes est cependant indiquée par leur nom, mentionnée dans le texte (souvenir de confirmation,) ou en légende de l'image (souvenirs de régiment). C'est la photographie qui a fait passer la représentation-souvenir du rite de passage au stade d'un véritable portrait. Mais en même temps que l'individu pouvait être identifiable par ses proches grâce à ses traits physiques (et grâce au contexte de la photo), il entrait dans une sorte d'anonymat public, puisque ces photos stéréotypées, où « ce qui frappe le plus (...) c'est le manque absolu de l'expression individuelle » (13) sont peut-être encore plus impersonnelles que ces représentations imagées où l'indication de son nom tire le personnage de l'anonymat.

Ces divers aspects du portrait, que l'on pourrait qualifier de portrait populaire, qu'il soit reproduit par la peinture ou par la photographie, mériteraient d'être approfondis. Ce sont en effet des documents irremplaçables pour l'histoire sociale et l'histoire religieuse des 19^e et 20^e siècles.

Malou Schneider

Notes

- 1) G. Freund. La photographie en France au 19^e siècle. Paris 1936. p. 83.
- 2) G. Freund. Photographie et société, Paris 1974, p. 65
- 3) Si le processus de diffusion de la photographie à l'intérieur de la bourgeoisie est assez bien connu, celui de la véritable démocratisation de l'usage de faire faire son portrait reste à établir. Il nécessiterait des études statistiques des ateliers et de leur production du genre de celle d'U. Öman. Porträtffotografen, Upsal 1983 (résumé anglais « The portrait Photographer, An ethnological study of a photographer, his studio and his photographs ») qui repose sur l'étude de 30.000 négatifs provenant de l'atelier de son père entre 1944 et 1978.
- 4) A. Van Gennep. Les rites de passage. Paris 1909, p. 3
- 5) Voir aussi A. Van Gennep. Manuel de folklore français contemporain. Tome premier, I. Paris 1943, pp. 111-114.
- 6) M. Segalen « Photographie de noces, mariages et parenté en milieu rural » dans Ethnologie française 2, 1972, 1-2, pp. 122-140.
- 7) Van Gennep, 1909, ouvr. cité, p. 14
- 8) Id. pp. 263-264
- 9) M. Mauss, Sociologie et anthropologie, Paris 1985 rééd. p. 61
- 10) M. Eliade, Le sacré et le profane, Paris 1965 (1957), p. 156.
- 11) P. et M.-C. Bourdieu « Le paysan et la photographie », dans Revue française de sociologie VI, 1965, 2, pp. 164-174.
- 12) Publié dans l'article de M.-N. Denis « Le mariage traditionnel en Alsace (exemple d'un village du Comté de Hanau-Lichtenberg de 1737 à 1837) » dans Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est 8, 1979, pp. 185-206.
- 13) G. Freund, 1974, ouvr. cité, p. 65 à propos des « innombrables photographies fabriquées par Disderi au cours de son activité ».

LES ÂGES DE LA VIE

Dans toutes les sociétés traditionnelles, un certain nombre de cérémonies ponctuent la vie de chaque individu. Elles sont liées au passage d'un âge à un autre, qui correspond à un changement de statut social et donne accès à de nouvelles activités. Le mariage est sans doute l'exemple qui illustre le mieux ces modifications : de jeune homme, le nouveau marié va devenir chef de famille, habiter une nouvelle maison, avoir de nouvelles responsabilités. D'autres moments de la vie sont néanmoins eux aussi marqués par des rites spécifiques.



Berceau de baptême en bois sculpté posé sur un chevalet en sapin peint, 1655

Naissance, baptême et circoncision

L'accouchement se passe à la maison, avec l'assistance de la sage-femme du village. Celle-ci conserve chez elle la chaise spéciale qu'elle fait porter chez la future accouchée et qui permet aux femmes de mettre leur enfant au monde en position assise. C'est la sage-femme ou la marraine qui porte le nouveau-né à l'église.

Habituellement, l'enfant est baptisé trois jours après sa naissance alors que sa mère est encore alitée. Parrains et marraines seront les guides spirituels du jeune chrétien, à la fois lors de la cérémonie et jusqu'à l'âge adulte.

Dans de nombreuses localités d'Alsace, parrains ou marraines offrent à leur filleul à l'occasion du baptême un petit texte par lequel ils l'encouragent à mener une vie très chrétienne. Ces souhaits de baptême étaient illustrés par un dessinateur local, parfois artistiquement découpés au canif.

Le huitième jour après sa naissance, le petit garçon juif est circoncis. La marraine porte l'enfant jusqu'à la porte où l'accueille le parrain qui va le remettre au **Mohel** qui pratique la circoncision. C'est lors de cette cérémonie que l'on prononce pour la première fois le prénom de l'enfant. La petite fille reçoit son prénom hébraïque le premier Sabbat suivant sa naissance.



Souvenir de confirmation
réalisé par Georges Albrecht
de Zutzendorf

Communion, Confirmation et Bar-Mitzvah

Le passage de l'enfance à l'adolescence est marqué par des cérémonies religieuses, pour les catholiques la communion, pour les protestants la confirmation, pour les garçons juifs la Bar-Mitzvah.

Ce moment est marqué pour les jeunes filles par le port de vêtements spécifiques, blancs pour les catholiques, noirs pour les protestants. En souvenir de cette journée, le curé ou le pasteur remet aux jeunes une image illustrée d'une scène du Nouveau Testament ou d'un verset biblique.

Conscription et service militaire

La conscription et le séjour à l'armée sont des étapes importantes de la vie des jeunes gens qui passent ainsi du statut d'adolescent à celui d'adulte.

Ce passage est marqué d'épreuves d'admissibilité : tirage au sort et conseil de révision.



Conscrits de Sundhoffen,
1857

Le tirage au sort

De 1818 à 1870 (en Alsace), le tirage au sort désigne ceux qui vont être incorporés pour une durée pouvant aller jusqu'à huit ans. Ceux qui ont tiré un « mauvais numéro » passent en conseil de révision qui statue sur l'aptitude physique des conscrits et sur les différentes demandes d'exemption et de dispense. Le conscrit quelque peu fortuné a cependant la possibilité de trouver un remplaçant.

Souvenirs de conscription

Ceux qui tirent un « bon numéro » se feront confectionner par un artiste local un souvenir de conscription qui sera accroché dans la *Stüb*.

Ceux qui n'ont pu échapper d'une manière ou d'une autre au service armé, rapporteront de cette période un souvenir de régiment, lui aussi exposé au mur de la *Stüb*.

L'annexion de l'Alsace à l'Empire allemand met fin en 1871 au système du tirage au sort, mais les conscrits continuent à jouer un rôle dans la vie de bon nombre de villages.

(Pour plus de détails concernant la conscription, se reporter à la fiche-salle correspondante).



Mariés de Mietesheim

Mariage

Toute de noir vêtue...

Porter une robe blanche le jour de son mariage paraît aujourd'hui si banal que certaines jeunes femmes considèrent qu'il s'agit déjà d'une tradition dépassée. Pourtant cet usage ne s'est imposé dans les campagnes qu'après 1920.

Avant cette époque, les jeunes mariés portaient une tenue de cérémonie, qui leur servait leur vie durant pour toutes les circonstances officielles et qui était presque toujours noire, surtout dans les régions protestantes où les vêtements étaient toujours austères.

Dans de nombreux villages, il était d'usage de faire porter à la mariée une couronne d'un montage très élaboré, composée de clinquants de métal doré comme à Mietesheim ou de fleurs artificielles comme à Oberseebach. Cette couronne était confiée à la sage-femme du village qui la prêtait pour la circonstance.

Lors de son mariage, la jeune fille recevait en dot un trousseau de linge et des meubles, souvent marqués à son nom. Sa famille et ses amis lui offraient des objets à la fois décoratifs et utiles : battoir à linge, aune pour mesurer le tissu, poteries, coussinet à porter ou à épingles...

Funérailles

La cérémonie d'enterrement marque le passage dans l'autre monde et ouvre la période de deuil qui va suivre.

Les protestants font exécuter, quelquefois longtemps après le décès, des textes illustrés rappelant la mémoire du défunt.

L'usage de faire réaliser des souvenirs mortuaires avec des cheveux paraît être plus répandu chez les catholiques.

À PROPOS DE LA FICHE-DÉCOUVERTE

Que peut-il rester d'un grand repas qui a eu lieu il y a plus de cinquante ans à l'occasion d'une communion ou d'un mariage...? Un bouquet de fleurs fanées, un menu personnalisé, une robe bien particulière...?

Puisque les rites sont des actes éphémères qui marquent et célèbrent les passages importants de la vie, il n'en reste souvent que des traces partielles et fragmentaires. En imitant la démarche des ethnologues, les élèves peuvent apprendre à lire et analyser ces traces et à en chercher d'autres afin de bien reconstituer les différentes séquences des rites si importants dans les sociétés de naguère et qui survivent aujourd'hui sous des formes parfois bien différentes.

À voir au musée

Ci-après, vous trouverez la liste des objets visibles actuellement au Musée Alsacien et se rapportant à ces rites. Bien entendu, il faut aider les élèves à remarquer que le moindre objet ou document nous dit beaucoup sur les pratiques rituelles d'autrefois.

Après la visite

Devenus petits détectives ethnologues, ils peuvent aller à la recherche d'autres témoins – concrets ou oraux – dans leur entourage, aux archives, à la bibliothèque.

Après cette enquête dans le passé proche alsacien, les élèves peuvent aussi essayer de retrouver trace de ces mêmes rites dans les pratiques actuelles, de les comparer à ceux d'autres religions ou de constater ce qui les remplace aujourd'hui !

Bibliographie

Jean Egen : *Les Tilleuls de Lautenbach* (Roman biographique)

Arnold Van Gennep : *Manuel de Folklore Français Contemporain*, 1949

Freddy Sarg : différents ouvrages sur les rites de passage en Alsace.

LES OBJETS-TÉMOINS DES RITES DE PASSAGE

BAPTÊME

(Salle des âges de la vie)

Les vêtements spéciaux

Bonnets et robes de baptême de couleur blanche et souvent brodés.

Le repas

Les petites « maisonnettes » qui représentent la mère alitée, les marraines et parrains autour d'une table sur laquelle se trouvent des gâteaux et du vin.

Les moules en forme de nouveau-né.

Les documents souvenirs

Souhaits de baptême divers écrits ou commandés par la marraine ou par le parrain : les décors sont réalisés au moyen de techniques diverses : peinture, gravure, découpes faites au canif...

Les fleurs

Brodées sur le bonnet de baptême. Peintes à la main ou imprimées et colorées avec des couleurs éclatantes sur les souhaits de baptême.

Les cadeaux

Pièce de monnaie placée dans le souhait de baptême plié (n'est visible que par les traces de pliage sur les souhaits).

Boîtes ou cornets de dragées.

CIRCONCISION

(Salle des âges de la vie).

Les objets spéciaux

Couteau de circoncision.

Poudre cicatrisante.

Registre des circoncisions.

Siège de circoncision ou « siège d'Elie ».

Mappa : linge sur lequel l'enfant était couché lors de la circoncision. Coupé puis recousu et brodé, il porte le prénom et la date de naissance.

Les fleurs

Brodées sur la Mappa.

COMMUNION — CONFIRMATION

(Salle des âges de la vie)

Les vêtements spéciaux

Jusqu'aux années 40

Pour les catholiques : couleur blanche, habits de fête différents de ceux portés dans la vie quotidienne.

Garçons : brassards.

Filles : couronnes de fleurs.

Pour les protestants : couleur noire, plus austère.

Le repas

Objet témoin : menu de communion.

Les documents souvenirs

Images-souvenir imprimées avec texte biblique, souvent offertes par le pasteur ou le curé.

Images-souvenir de petit format offertes par les jeunes à leurs parents et connaissances.

Photos-souvenir des communiants et de leur famille.

Cartes de félicitation.

Verre-souvenir.

Les fleurs

La couronne de la communiant.

Décor du certificat de confirmation.

Les cadeaux

Un objet de caractère religieux : missel, chapelet.

SERVICE MILITAIRE

(Salle des âges de la vie)

Les vêtements spéciaux

Le conscrit

Vêtements différents suivant l'époque :

Conscrits de Sundhoffen 1857.

Conscrits de la Wantzenau avec pantalon blanc, tablier, chapeau garni de fleurs artificielles.

Conscrits de Herrlisheim.

Figurines de conscrits.

Tabliers brodés.

Le militaire

Uniformes de régiment.

Le repas

Beuveries (voir l'image-souvenir de Sundhoffen qui représente des conscrits portant des bouteilles à la main).

Les documents/objets souvenir

Souvenirs de tirage au sort avec les numéros de tirage au sort inclus dans l'image peinte.

Médailles.

Souvenirs de régiment.

Drapeau de « la classe ».

Bouquets de fleurs du chapeau.

Omoplate décorée.

Les fleurs

Décor de l'image-souvenir peinte.

Chapeau des conscrits.

Sur les rubans.

MARIAGE

(Salle des âges de la vie).

Les vêtements spéciaux

Robe de mariée : la robe de dimanche jusqu'en 1850 environ, après 1860 une robe de cérémonie de couleur noire.

Le repas

Sur la photo des invités on peut voir des kougelhopfs et des gâteaux.

Moules à gâteaux.

Les fleurs

Selon les villages : la couronne, le brassard.

Bouquet de la mariée.

Sur les bans publiés à la mairie.

Sur le mobilier (coffre, lit) apporté en dot.

Les documents-souvenir

Photographie de groupe.

Document-souvenir peint.

Coffret de courtoisie offert par le marié à son épouse (peut-être aussi un cadeau de fiançailles).

Les cadeaux

Grande variété : moules à gâteaux, aunes, battoirs à linge, céramiques, chaises (à remarquer le dossier d'une chaise composé de deux cœurs entourés d'un anneau).

Les cadeaux de mariage sont en général marqués des initiales des mariés et de la date du mariage.

Bagues de mariage : *Salle des costumes*.

Chez les juifs

(*Les objets-témoins liés à la religion juive sont regroupés dans la salle juive*).

Les objets spéciaux

Bague de mariage appartenant à la communauté.

Dais de mariage sous lequel le couple se tient (*Houpa*) brodé sur une *mappa*.

Les documents-souvenirs

Images brodées sur une *mappa*.

Les fleurs

Bouquet de fleurs.

FUNÉRAILLES

(*Salle des âges de la vie*)

Les objets/documents souvenir

Boîte-souvenir.

Souvenir mortuaire avec texte commémoratif (*Leichentext*).

Stèle funéraire (représentée sur le souvenir mortuaire).

Croix tombales (*voir aussi dans la petite cour de la forge*).

Les fleurs

Décorant les documents et boîtes-souvenir.

Chez les juifs

(*Salle juive*)

Tableaux représentant le cimetière juif. Les stèles très simples ont la forme des Tables de la Loi.



LE MOTIF DÉCORATIF AU MUSÉE ALSACIEN

LES MOTIFS DÉCORATIFS

Au Musée Alsacien, on trouve des motifs décoratifs un peu partout. Peints sur des armoires ou des tuiles, gravés dans les moules à beurre et à gâteaux, imprimés sur des sacs à farine...

Fleurs, personnages, formes géométriques, ces motifs simples, souvent de couleurs vives, rendent les objets de la vie quotidienne plus gais et attrayants.

À l'origine, les motifs avaient souvent un pouvoir un peu magique. Symboles, ils représentaient des idées, des besoins fondamentaux de l'homme. Dessiner le motif approprié sur un objet devait assurer à son propriétaire la sécurité, la fertilité, la prospérité ou l'amour.

Comme aujourd'hui, d'autres motifs ont été le moyen de personnaliser, d'identifier le propriétaire d'un objet, de connaître son appartenance politique, ses croyances religieuses.

D'autres servaient à marquer un évènement important dans la vie.

Pour l'ethnologue, chaque détail d'un décor (le support, sa couleur, la façon d'être dessiné) est important pour identifier la provenance de ces objets, pour les comprendre.

L'analyse des motifs décoratifs utilisés en Alsace met en évidence plusieurs constantes :

- la stylisation, la simplification de la forme qui est l'une des caractéristiques du motif dans l'art populaire
- le choix des couleurs qui sont en nombre limité : jaune, bleu, rouge, vert en aplats, noir et blanc pour les traits.

Sur les objets d'art populaire le décor peut s'adapter à la forme que la fonction impose. Il est alors... décor de surface. Il peut être peint, réalisé en creux, en relief.

Les motifs tracés sur l'objet entretiennent avec la forme de celui-ci des rapports d'organisation ; ils entretiennent entre eux des rapports de combinaison, de rythme.

Arts appliqués. Motifs et Styles.

Denise Glück et Georges Henri Rivière,
Arts populaires des pays de France II, 1976.

Le support de la matière (dure ou tendre), les outils, la technique agissent sur le motif décoratif.

On remarque aussi la permanence de certaines compositions, certains modèles utilisés pour leur qualité plastique.

RÉPERTOIRE DES MOTIFS ET DES FORMES

Motifs géométriques

Ce sont des motifs que l'on trouve sur des formes et des matières les plus diverses (pièces de mobilier, moules à beurre...) et qui présentent une très grande variété (lignes droites, en dents de scie, rosaces à motif rayonnant, croix, étoiles...). Ces formes sont très souvent tracées à la règle et au compas. Ces motifs sont présents sur l'ensemble de l'Europe déjà dans la préhistoire. Ils avaient sans doute à l'origine un rôle symbolique, ils deviendront finalement décoratifs.

Les dossiers de chaise nous montrent par exemple le passage d'un emblème — aigle impérial — à un motif dérivé où le jeu des courbes est devenu plus important que le symbole.

Sources d'inspiration

Le répertoire géométrique offrait d'infinies combinaisons possibles de motifs : cercle, spirale, rosace, motif en angle (comme le zigzag, la dent de loup...) rouelle droite ou tournoyante, cœur, étoile, entrelacs, etc. Ces motifs hérités des temps anciens (mais qui, aussi, viennent spontanément sous la main et se tracent aisément à l'aide d'outils élémentaires), ces motifs n'avaient plus, souvent, au 19^e siècle, qu'une fonction décorative, même si autrefois ils avaient eu une valeur symbolique.

Le répertoire des formes créées par l'art savant constituait une autre source

d'inspiration pour l'art populaire. Dans la plupart des cas, les emprunts subissaient alors une réélaboration qui, le plus souvent, tendait à la simplification et à la géométrisation.

Extrait du Guide du Musée National des Arts et Traditions Populaires, Jean Cuisenier et Marie-Chantal de Tricornot, Paris 1987, pp. 148-149.

Le cercle simple, pointé... existe dans l'art égyptien, protohistorique, copte, irlandais...

La spirale (simple, double, végétalisée, sous forme animale comme le serpent dans les dossiers de chaise) est utilisée depuis la protohistoire jusqu'à nos jours.

La rosace, forme facile à tracer à l'aide d'un compas, fait partie du répertoire européen ancien.

Les motifs en angle existent dans de nombreuses cultures (zigzags, chevrons, dents de scie...

Le svastika (appelé aussi croix gammée ou croix à virgule) peut être rectiligne ou curviligne. C'est un motif très répandu dans le monde entier et que l'on trouve déjà au IV^e millénaire avant J.-C.

Le cœur est un motif facile à tracer que l'on trouve sur de nombreux objets. Symbole de l'amour conjugal et parental, le cœur est repris dans la religion chrétienne. Enrichi de couronnes de roses ou d'épines, de croix, il symbolise le Sacré-Cœur de Marie ou le Sacré-Cœur de Jésus et décore de ce fait des objets de dévotion.

L'étoile construite au compas et à la règle a un nombre de « branches » variable.

Le pentagramme (à cinq branches), l'hexagramme (aussi appelé sceau de Salomon) et l'étoile à huit branches ont souvent valeur de talisman.

Les entrelacs existent sous des formes extrêmement variées dans l'art populaire. Sous forme de huit couché c'est un symbole de longévité. Le Bretzel en est une version particulière.

Les croix grecque, latine, de saint-André sont des motifs très utilisés. Symbole du sacrifice du Christ elles affirment l'appartenance religieuse. Elles ont aussi valeur de protection.

Le losange est un motif très répandu dont on dit quelquefois qu'il symbolise la femme. Cette forme facile à tracer joue surtout un rôle décoratif.

Formes végétales

Le motif végétal est très répandu dans l'art populaire en Alsace. Gravé et peint sur le bois, incisé ou peint sur la terre, sur le verre, on le trouve aussi sur les souhaits de baptême, sur les souvenirs de conscription...

Le bouquet de fleurs symbolise la prospérité et la richesse, car les fleurs sont souvent exotiques et rares comme les tulipes et les œillets.

Le *Maikrug*, bouquet de fleurs dans un vase, est un motif souvent utilisé depuis la Renaissance.

La fleur de lys est l'emblème de la royauté et notamment de la monarchie française, elle est adoptée en France à partir du 12^e siècle et se généralise au 13^e. Elle disparaît à la Révolution, réapparaît en 1814, s'affirme entre 1815 et 1830. Elle sera remplacée par le coq.

Elle peut être un signe d'adhésion à la royauté mais aussi une forme simplement décorative.

Dans l'art populaire alsacien elle est surtout employée pendant la Restauration.

La grappe de raisin évoque la vigne, mais aussi la fécondité par l'abondance de ses grains gorgés d'eau et de sucre.

La grenade est un fruit du Proche-Orient (le grenadier pousse dans les oasis). Elle renferme de nombreuses graines. Depuis l'Antiquité grecque, la grenade entrouverte, laissant voir les graines, est un symbole de fécondité.

Quelques formes animales

Moins souvent utilisés que les motifs végétaux, les motifs représentant des animaux sont cependant très variés.

Le pélican offrant ses entrailles à ses enfants est un symbole de l'eucharistie, du sacrifice du Christ et de l'amour paternel.

Le poisson est le symbole du Christ.

Le cerf est riche en significations symboliques. Celui qui apparaît à saint Hubert représente le Christ. Il est par ailleurs associé à l'idée de force et de virilité.

L'écrevisse, le crapaud, la grenouille et le poisson sont des symboles de fécondité car ces animaux pondent des grappes d'oeufs.

Les oiseaux, les tourterelles souvent représentées en couple sont un symbole de fidélité et d'amour conjugal, car elles restent unies jusqu'à la mort de l'un des deux.

Le coq, emblème de la République et de la Nation française, est souvent associé au drapeau tricolore.

L'aigle bicéphale était à l'origine le motif héraldique des Habsbourg, autrefois seigneurs de Haute-Alsace. Il devint l'emblème du Saint Empire romain germanique. Il était de ce fait un signe d'appartenance politique et était repris comme élément ornemental sur des objets.

L'aigle est aussi l'animal emblématique que Napoléon 1^{er} choisit pour son contenu mythologique et antique : il était l'attribut de Jupiter et l'insigne de la légion romaine.

Figures humaines

La figure humaine apparaît sous des formes très diversifiées dans l'art populaire.

Les personnages en costume d'époque femmes en robe Directoire, « Belle Strasbourgeoise », hommes en costume Louis XIV, hussard... figurent sur les moules à gâteaux par exemple.

Le poupon emmailloté représente l'enfant Jésus mais aussi le nouveau-né.

La fileuse au rouet est un motif lié à la mort. La fileuse file, déroule et casse le fil de la vie tout comme les Parques (divinités du Destin dans la religion romaine). Dans la légende de Frau Berchta, elle conduit entre Noël et Nouvel An le cortège des enfants morts sans baptême.

Les saints comme médiateurs entre Dieu et les hommes sont présents aussi dans l'art populaire.

La céramique, la verrerie, le mobilier sont des supports privilégiés d'inscriptions diverses. On y trouve aussi bien des formules d'inspiration religieuse (la plus fréquente est IHS « Jésus, Hominum Salvator » c'est-à-dire Jésus, Sauveur des Hommes ou Jesus Heiland Seligmacher) que des formules amoureuses ou humoristiques.

Noms, prénoms, dates accompagnent fréquemment les inscriptions.

Quelques définitions (extraites du Petit Robert)

Symbole : Objet ou fait naturel qui évoque, par sa forme ou sa nature, une association d'idées « naturelle » avec quelque chose d'abstrait ou d'absent (ex : le chien est le symbole de la fidélité) ; par extension, objet ou image ayant une valeur évocatrice magique et mystique.

Chaque religion possède son propre répertoire de symboles, que ses fidèles peuvent immédiatement décrypter, mais qui restent hermétiques pour les autres (ex : l'agneau, qui est pour les chrétiens symbole du Christ, victime sans tache).

Les motifs décoratifs à connotation symbolique sont en général destinés, soit à attirer des forces bénéfiques ou des événements heureux (fécondité, prospérité), soit à se protéger des forces maléfiques ou négatives (l'incendie, la maladie).

Emblème : Figure, objet destinés à représenter une autorité, un métier, un parti, (ex : l'aigle bicéphale est l'emblème des Habsbourg).

Attribut : Ce qui est propre à un être ou à une chose ; par extension, objet caractéristique qui accompagne une figure mythologique, un personnage, une chose personnifiée (ex : le caducée est l'attribut de Mercure, la palme est l'attribut des martyrs).

Allégorie : Suite d'éléments descriptifs ou narratifs dont chacun correspond au divers détails de l'idée qu'ils prétendent exprimer (ex : une femme avec un glaive et une balance est une allégorie de la Justice).

Le caducée est l'**attribut** de Mercure, le **symbole** du commerce, l'**emblème** des marchands.



LES COLLECTIONS

LES MARCAIRES

Les marcaires sont les fermiers qui, dans la montagne vosgienne, fabriquent le fameux fromage de Munster. Leur nom vient de l'allemand *Melker* (celui qui traite les vaches), prononcé *Walker* en dialecte alsacien, puis francisé en marcaire.

À la Saint-Urbain (25 mai), le fermier mène son troupeau de vaches jusqu'aux

Habitat



Ferme du Wiedebach Vallée de Munster

pâturages d'altitude des Hautes-Vosges et y demeure jusqu'à la Saint-Michel (29 septembre).

La ferme d'été, appelée **marcairie**, se compose de deux bâtiments, parfois reliés par une partie couverte où se trouve l'arrivée d'eau : l'étable, surmontée du grenier à foin, et la maison d'habitation composée d'une petite cuisine, avec le foyer où l'on fabrique le fromage et d'une chambre où le marcaire séjourne et dort. Souvent s'y trouvait aussi l'égouttoir à fromages. Sous la maison, une cave garnie d'étagères où les fromages sont entreposés et affinés.

Au 19^e siècle, les **conditions de vie** des marcaires étaient très difficiles : le fermier vivait et travaillait dans une seule pièce, dormant sur une paille close par des planches. Son épouse et ses enfants, restés dans la ferme d'hiver de la vallée, ne lui rendaient visite qu'à de rares occasions.

Costume

Le costume traditionnel des marcaires de la vallée de Munster est fonctionnel. Une veste à manches courtes permet à l'homme de plonger ses avant-bras dans le chaudron rempli de lait ou dans le bassin d'eau. Une calotte de cuir protège sa tête des chocs contre les poutres basses de l'étable.

Sur leur chemise blanche, les femmes portent une robe de coton imprimé de fleurs fermée sur le devant par des rubans. Leur coiffe se compose d'un bonnet de velours orné d'un petit nœud frontal et retenu par un ruban noué sous le menton. Lorsqu'elle travaille dans les champs, la femme pose par-dessus sa coiffe un chapeau de paille décoré de pompons de laine rouge et verte.

La fabrication du munster

Lors de la traite, qui se fait matin et soir, le marcaire utilise pour s'asseoir près de chaque vache un **tabouret** (*Malkstuehl*) à pied unique attaché autour de sa taille par une lanière. Le lait est recueilli dans un seau en bois.

Après la traite, le lait est versé dans un grand **chaudron** (*Kaskessel*) en cuivre suspendu au-dessus du foyer par une potence mobile. Il y est chauffé jusqu'à 37°, puis le marcaire y ajoute la présure, produit acide qui fait cailler le lait.

Après avoir découpé le caillé avec une **lame en bois** (*Melichsawel*), le marcaire en puise les morceaux avec une **louche** (*Roimlœffel*) et les verse dans une sorte d'**écumoire** en laiton (*Melichsep*) qui retient le caillé et laisse couler le petit-lait (*Molke*), qui sera ensuite donné aux bêtes.

Le caillé est versé dans des **moules ronds** (*Kastrotte*) en bois (aujourd'hui en aluminium ou en plastique).

Ces moules sont placés sur une étagère dont les planches sont inclinées et munies de rigoles pour permettre au petit-lait de continuer à s'écouler : c'est

l'égouttoir à fromages (*Kasstuehl*).

Après quelques heures, le fromage blanc est frotté de gros sel tiré d'une boîte à sel en bois.

Deux ou trois jours plus tard, les fromages bien égouttés sont sortis des moules et alignés sur des planches (*Kasbrett*) placés dans la cave. Ils seront retournés, salés et chaque jour essuyés avec un chiffon humide. L'affinage dure 3 à 6 semaines, selon le temps qu'il fait et les préférences des clients.

Dans le val d'Orbey, les planches à fromage forment des plateaux circulaires autour d'un pivot central, ce qui facilite le travail.

Aux 18^e et 19^e siècles un fromage à pâte cuite du même type que le gruyère a été couramment produit dans les Vosges. Les formes en bois où l'on enserme les meules sont aujourd'hui utilisées pour produire du *Barikas* (fromage de montagne).

Si pour faire un kilo de munster il faut 10 litres de lait, un kilo de fromage cuit en nécessitera 13 et un *Barikas* complet se fait avec 200 litres de lait. Il n'est donc fabriqué qu'en période de production laitière maximale (fin du printemps). Si le lait est suffisant, le marcaire en utilise une partie pour faire du **beurre**.

L'instrument utilisé pour battre le beurre est la baratte (*Butterfassle* ou *Blotzfassle*). Le modèle le plus ancien est la baratte verticale où l'on travaille le



Marcairie du Steinwasen

beurre à l'aide d'un bâton actionnant une planchette perforée. La manivelle faisant tourner toute la baratte permet de multiplier l'énergie employée et donc d'obtenir plus rapidement du beurre.

Le lait en excédent était parfois vendu dans la vallée ou apporté à la famille du marcaire. C'est le jeune aide (*Kasbue*) qui le transportait sur son dos dans une sorte de tonneau en bois.

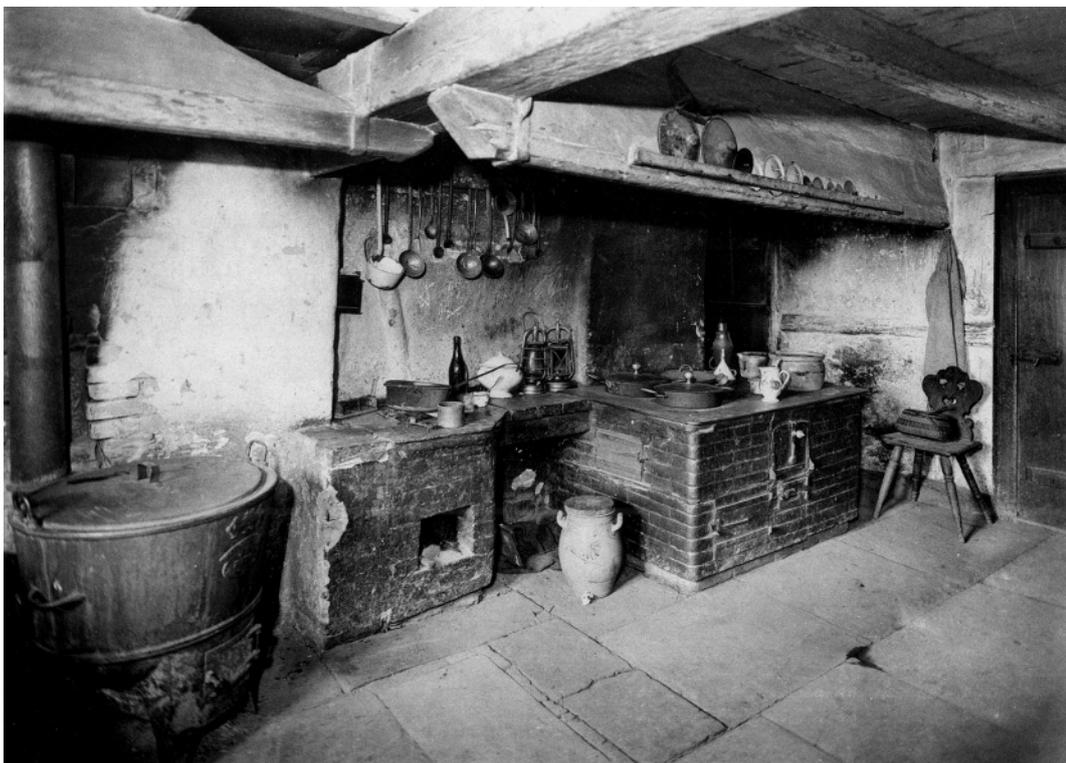
Une ou deux fois par semaine le jeune garçon descendait aussi dans la vallée pour apporter les fromages à un affineur professionnel qui se chargeait de compléter l'affinage des fromages, puis de les commercialiser.

Au siècle dernier, les fromages étaient transportés sur une hotte en bois. Vers 1930, ils étaient regroupés dans des caisses en bois que l'affineur faisait chercher en voiture à cheval. Aujourd'hui, la majeure partie de la production est encore confiée à des affineurs ; en été, elle est toutefois consommée sur le lieu de production par les clients de la ferme-auberge.

Aujourd'hui le munster est l'un des fromages français bénéficiant d'une **appellation contrôlée** qui le protège contre les imitations étrangères. Il est produit selon les normes sanitaires nécessitées par le marché européen, dans des fermes aux installations modernisées.

La plupart des marcaires ont aménagé leur exploitation en ferme-auberge. Toute la famille y est mobilisée pour assurer l'accueil et la restauration des touristes et des randonneurs qui chaque été montent plus nombreux dans les Hautes-Vosges.

LA CUISINE



Cuisine de Pfulgriesheim (*Images du Musée Alsacien*)

Principal lieu de travail des femmes, la cuisine est le **centre vital de la maison**, le lieu de l'eau et celui du feu, le lieu où est préparée la nourriture quotidienne de la famille. Ces différentes fonctions se traduisent par des aménagements particuliers, qui sont à quelques détails près, les mêmes dans toutes les fermes de la plaine alsacienne.

Toutefois, la cuisine installée en 1910 au Musée Alsacien diffère quelque peu d'une véritable cuisine rurale, en particulier parce que la disposition des lieux n'est pas la même mais aussi parce qu'on y a mêlé des caractéristiques des cuisines urbaines.

La cuisine rurale est de **plan rectangulaire** allongé. On y accède par le vestibule de la maison, en face de la porte d'entrée. Sur l'autre petit côté se trouve la seule fenêtre, qui donne en général sur la ruelle (*Schlupf*) séparant deux fermes.

Avant les années cinquante, lorsque l'installation de robinets d'eau courante se généralisa, une pompe à main faisait remonter l'eau depuis la nappe phréa-

tique. Au 18^e siècle, les femmes allaient chercher l'eau au puits dans de grandes cruches en terre cuite qui étaient ensuite entreposées sur un petit meuble (*Wasserbank*) placé à côté de l'évier. Derrière la porte de chaque cuisine était suspendu un coussinet rond (*Wisch*) que la fermière ou sa servante mettait sur la tête avant d'y poser les cruches d'eau à transporter.

Sous la fenêtre est placé l'**évier en grès**, dont l'écoulement se fait directement à l'extérieur. Les femmes se lavaient en général à l'évier, au-dessus duquel étaient accrochés un casier à peignes et un petit miroir. Les hommes se lavaient plutôt à l'abreuvoir de la cour.

En ville les déchets étaient mis dans une haute poubelle carrée placée près de l'évier ou donnés à une ou deux oies ou poules enfermées dans une sorte de placard à barreaux (voir les cuisines de poupées salle des jouets). À la campagne, ils étaient jetés dans la cour sur le fumier où la volaille venait les picorer.

Le sol était en général garni de dalles de grès ou de carreaux en terre cuite. Il était rarement en terre battue, car il y avait presque toujours une cave sous la maison.

La plus grande partie de l'espace était occupée par les **foyers** maçonnés, regroupés sous la large hotte qui guidait les fumées vers l'étage supérieur. Là se trouvait le réduit (*Rauchkammer*) où étaient suspendus le lard et la viande de porc à fumer. Dans la cuisine du musée ont été aménagés cinq foyers, de droite à gauche :

1. Le foyer maçonné où sont posées, le fond dans le feu, les marmites servant à préparer le repas de la famille.
2. Le portillon de fonte ouvrant sur le foyer du poêle de la *Stüb*, pièce commune séparée de la cuisine par le mur à feu, fait de briques ou de pierres maçonnées (et non en bois et torchis comme les autres murs, trop inflammables).
3. Un deuxième foyer maçonné où mijotaient les aliments pour le bétail (betteraves par exemple).
4. Le four à pain. À la ferme, il se trouve plutôt placé au fond de la pièce et forme une avancée vers l'extérieur.
5. Le petit alambic aménagé ici n'existait que rarement dans les cuisines, la distillation se pratiquant en général à l'extérieur de la maison, sous l'appentis (*Schopf*).

Local sombre et enfumé, la cuisine est uniquement un **lieu de travail** où l'on

ne séjourne que pour préparer les repas ou alimenter le feu. On y trouve très peu de mobilier : parfois une table basse en sapin, plus souvent un billot, parfois un buffet garde-manger aux portes garnies de croisillons permettant la circulation de l'air, (mais pas celles des rongeurs). Le vaisselier, meuble assez rare, destiné à présenter la belle vaisselle, était plutôt placé dans le vestibule ou la *Stùb* ; tandis que la vaisselle utilitaire était entreposée sur les étagères murales de la cuisine. Accrochés en hauteur, divers accessoires (ici bien plus nombreux que dans une cuisine de ferme) sont aussi placés dans la pièce :

- une baratte à beurre
- une râpe à légumes
- des pièges à rats ou à souris
- une balance dite romaine, à laquelle était accroché le sac ou la volaille à peser
- une poêle spéciale pour torréfier le café ou l'orge.

Dans cette cuisine, les accessoires sont très nombreux. On aperçoit des cruches à lait caillé, des faisselles à fromage blanc, des moules à gâteaux. Près du four à pain sont placés les panetons en paille de seigle doublés de tissu, où la pâte à pain est mise à lever, la longue pelle à enfourner le pain, des casseroles de toutes sortes ainsi que les louches et écumoirs.

LE COSTUME ALSACIEN AU 19^e SIECLE

Après la Révolution française, la condition paysanne s'améliora sensiblement. La période de 1810 à 1860 fut par conséquent celle de l'apogée du monde rural, qui s'exprimait à travers l'affirmation de particularismes régionaux.

On vit ainsi apparaître en Alsace comme dans toutes les régions d'Europe une **grande variété** de costumes locaux, certains portés dans un ou deux villages seulement, d'autres dans plus d'une centaine de localités. Certains éléments du vêtement pouvaient varier pour indiquer la place de l'individu dans son milieu social : pour différencier par exemple les femmes mariées des célibataires, les catholiques des protestantes. Les divers éléments constituant le cos-



Jeune couple
d'Oberseebach

tume alsacien sont néanmoins globalement les mêmes du nord au sud de la région.

Le costume féminin

La chemise en lin ou en chanvre, qui descend jusqu'aux genoux, est le seul sous-vêtement. Elle est réalisée par la jeune fille qui y brode ses initiales, l'année du mariage et de petits motifs décoratifs.

Les bas portés pour les sorties sont tricotés en fil de coton blanc, avec une grande variété de points.

Le jupon est confectionné en coton tricoté, en chintz ou en flanelle matelassée parfois imprimée de motifs à dominante rouge. Lorsqu'on y coud un corselet, ce modèle peut aussi être porté comme tenue de travail (donc sans jupe).

Les chaussures. Dans le village et aux champs, tout le monde porte des sabots. Pour les fêtes et les sorties, les jeunes filles chaussent d'élégantes « ballerines ». Des modèles moins ouverts, parfois montants, sont portés par les femmes plus âgées (ou en hiver).

La jupe. Très ample, se rattachant à la taille par des plis très serrés, la jupe est souvent en bombasin, tissu uni de laine et de lin. Un corselet à bretelles, d'un tissu plus fin, souvent broché, est cousu à la jupe, formant ainsi une robe composite.

La collerette est destinée à cacher l'ouverture de la chemise. C'est un large col en fil de coton blanc tricoté qui retombe sur les épaules et est fixé sous les bras par des rubans.

Le tablier est en chanvre ou en lin écru pour le travail quotidien, en soie damassée ou en satin brodé pour les fêtes. Un long ruban le serre à la taille, puis revient se nouer à l'avant par un nœud décoratif.

Le plastron. Lacé ou agrafé au niveau de la poitrine, le corselet laisse entrevoir la chemise. Dans cette échancrure est fiché un plastron, pièce de tissu carrée ou triangulaire généralement renforcée par une armature de carton. La partie supérieure est ornée de galons et de clinquants.

Le châle. D'abord petite écharpe noire nouée à l'arrière du cou, le châle devient à partir du milieu du 19^e siècle une pièce de tissu de forme carrée, bordée de franges et portée de différentes façons, mais toujours d'abord pliée en deux, donc de forme triangulaire. Le châle est en lainage pour l'hiver, en coton pour l'été, en soie pour les jours de fête, en cachemire pour les paysannes les plus fortunées.

La coiffe est l'élément de costume qui varie le plus selon les régions, les villages, la religion ou le statut social. En règle générale, elle se compose d'un bonnet à couture médiane verticale, garni d'un ruban. Il y a cependant de nombreuses exceptions à ce schéma. Le modèle le plus connu est celui qui était porté dans les environs de Strasbourg. Vers 1800, le bonnet était entouré d'un ruban de soie fermé sur le devant de la tête par un petit nœud. Au fil du temps, le ruban devint de plus en plus large et le nœud par conséquent de plus en plus grand. Les jeunes filles protestantes, les femmes mariées ou veuves portaient des nœuds noirs, tandis que les jeunes filles catholiques pouvaient arborer des rubans en tissu écossais (madras) ou à fleurs.

Les bijoux semblent aussi n'avoir été portés que pour les fêtes et les sorties. Le bijou le plus fréquemment porté est la bague en argent, ornée de deux cœurs gravés ou de cabochons de verre coloré (le rouge et le vert ayant la préférence des paysannes).

La croix est portée assez bas, suspendue à un ruban de velours qui est lui-même un élément de parure.

Accessoire indispensable des femmes aux 16^e et 17^e siècles, la châtelaine est encore portée au 19^e siècle dans la région de Hochfelden (Bas-Rhin). C'est une plaquette de laiton ajouré fixée à la ceinture et garnie d'une lanière de cuir à l'extrémité de laquelle étaient fixés un couteau et son aiguisoir.

Quelques costumes complets

Les ensembles présentés au musée, tous bas-rhinois, sont surtout des vêtements des dimanches et jours de fêtes, conservés ensuite avec soin dans les familles.

Le berger de Hunsbach. Sous sa redingote de chanvre écru, il porte une culotte de velours noir et un gilet rouge. Le col de sa chemise de lin est garni d'une cravate fixée par une boucle en argent ornée de cœurs.

Le berger porte au côté une corne remplie de jus de tabac, remède contre le piétain des moutons. À la main, il tient la houlette qui lui permet de rattraper les bêtes récalcitrantes.

La jeune fille de Schleithal, vêtue d'une robe et d'un casaquin (veste à manches longues) de drap, est coiffée d'un petit bonnet de tulle blanc brodé, noué sous le menton par un ruban de soie blanche.

La jeune fille de Meistratzheim porte un costume plutôt luxueux : une robe en soie, une coiffe (dite « soleil ») composée d'un bonnet brodé de fils d'or garni d'une large dentelle blanche plissée encadrant le visage. Le très grand châle de soie est porté largement déployé sur les épaules et les bras.

La jeune femme d'Ergersheim. Sa tenue est celle des femmes catholiques de la région de Strasbourg : une jupe de bombasin (tissu de laine et de lin) rouge bordée d'une ganse de velours noir, portée au-dessus d'un jupon dont le bas dépasse de la jupe. Le nœud de soie madras date des environs de 1850.

La jeune fille de Geispolsheim porte la tenue réservée à la procession de la Fête-Dieu. Sur sa jupe de type catholique, elle arbore un tablier de coton blanc tricoté. La coiffe est garnie d'un nœud rouge datant de 1870 environ. En hiver, les femmes portent un bonnet de velours matelassé orné sur le côté gauche par un grand nœud à longs pans de soie décorée (mur du fond).

La jeune fille d'Oberseebach. Son costume de fête est noir et elle le portera même le jour de son mariage. Sur sa tête, un petit bonnet orné d'un petit nœud rouge est posé comme un calot. La femme mariée portera, elle, un bonnet au ruban noir dont les pans retombent de part et d'autre du visage. Le châle est réversible : c'est un carré de soie noire plié en deux. L'une des pointes du triangle est brodée de fleurs rouges, l'autre de fleurs blanches ; c'est elle qui sera placée en évidence sur les épaules des femmes en deuil.

L'homme du Kochersberg porte la tenue « classique » de la première moitié du 19^e siècle : une culotte à pont, un gilet rouge, une redingote bleue à boutons de passementerie ; aux jambes, des bas à guêtres et sur la tête un tricorne.

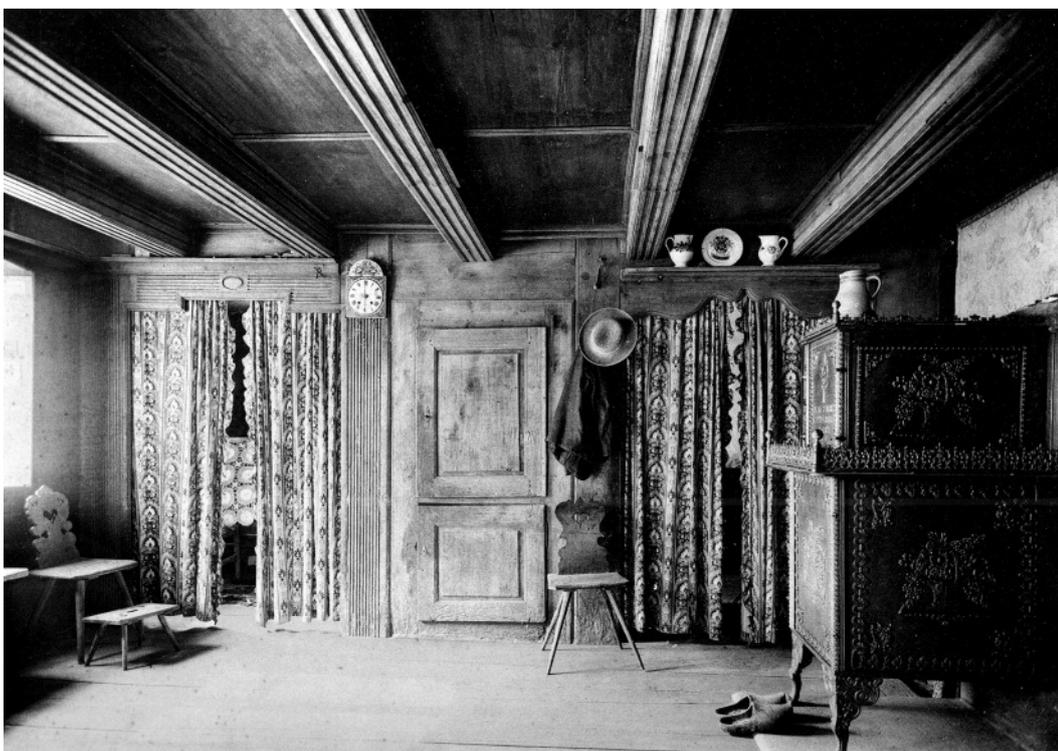
L'homme d'Oberseebach. Vêtu d'un pantalon à pont et d'une veste en drap noir à gros boutons de métal sur un gilet noir, il porte sur la tête une toque garnie de fourrure de putois.

L'homme d'Engwiller (pays de Hanau) porte sur sa chemise un gilet rouge à double rangée de boutons métalliques. Pour sortir, il mettra une veste noire assortie au pantalon et posera sur la tête un chapeau à calotte basse (pas de tricorne).

La femme d'Engwiller ou de Mietesheim. La religion protestante de la jeune femme est indiquée par la couleur verte de la jupe (qui peut aussi être violette ou rouge, selon le moment de l'année liturgique) et aussi par la position du galon placé à distance du bas de la jupe. La collerette laisse voir un plastron de grande taille dépassant largement du corselet.

Les nœuds d'aussi grande taille étaient portés aux alentours de 1900. C'est cette tenue, portée encore jusque vers 1920, qui est devenue le costume-type de l'Alsacienne et souvent le seul connu parmi la grande variété de costumes d'Alsace.

LA STUB



*Stüb de
Wintzenheim
transportée et
installée au
Musée Alsacien
en 1912
(Images du
Musée Alsacien)*

Si la cuisine est le centre vital de la maison, la *Stüb* est le **centre de la vie sociale et familiale** des occupants de la ferme. Elle occupe dans le plan de la maison une position stratégique : située au rez-de-chaussée, elle donne à la fois sur la cour et sur la rue et fait ainsi le lien entre espace privé et espace public. C'est la pièce commune de la maison (nommée « poêle » dans les régions francophones d'Alsace), celle où les habitants de la ferme se retrouvent aux repas, mais aussi le soir pour vaquer chacun à ses travaux ou encore pour participer à une veillée collective.

Grâce à la présence du poêle, chargé depuis la cuisine, la *Stüb* est la seule pièce chauffée de la maison. L'impression de chaleur et de confort est accentuée par la présence des boiseries qui garnissent les murs.

L'alcôve

La *Stüb* est divisée en deux parties par une cloison de bois comportant deux larges ouvertures séparées par un placard aménagé dans le bâti. L'une de ces

ouvertures permet d'accéder au lit des maîtres de maison dans l'alcôve. Le lit conjugal est étroit et surtout très court par rapport aux normes actuelles, ce qui s'explique lorsque l'on sait que les gens y dormaient presque assis, le dos redressé par de gros oreillers. Il est couvert d'un ciel composé de planches de bois peintes portant parfois en inscription un texte de prière du soir. Il a une importance symbolique car c'est là que se déroulaient les naissances et les décès.

Derrière la deuxième ouverture de l'alcôve se trouve souvent le berceau du dernier-né, qui profite ainsi de la chaleur du poêle avant de rejoindre, lorsqu'il sera plus grand, ses frères et sœurs pour dormir dans les chambres non chauffées de l'étage.

L'espace collectif

Il est meublé sur un même principe dans presque toutes les fermes de la plaine et des collines sous-vosgiennes. La **table** est un des lieux stratégiques, elle se trouve en effet toujours placée dans un coin et le maître de maison, assis à l'extrémité contre le mur, préside la tablée tout en surveillant d'un œil ce qui se passe dans la cour, de l'autre ce qui se passe dans la rue.

À sa droite, sur le banc de coin qui borde la table sur deux côtés sont assis ses fils, en général par ordre décroissant d'âge. La fermière et ses filles occupent les chaises placées sur les deux autres côtés de la table d'où elles pourront facilement se lever pour aller chercher les plats à la cuisine.

Au-dessus de la table, dans le coin correspondant à l'extérieur du bâtiment au poteau cornier, est suspendu un petit placard triangulaire où sont renfermés les papiers de famille, la Bible et parfois des objets de dévotion (crucifix, images pieuses). Il est donc appelé le « coin du Bon Dieu » (**Herrgottswinkel**).

Entre la table et la porte d'entrée de la pièce se trouve le **buffet** où l'on range la vaisselle, les nappes, le pain (derrière le volet rabattable du milieu) ou encore l'argent, dans le petit tiroir latéral qui est fermé à clé ; dans l'autre se trouvent les couverts. Très souvent, ce meuble est intégré dans la boiserie et ne peut donc être déplacé.

Dans le reste de la pièce sont dispersés les **instruments de travail** des femmes. Celles-ci occupent leurs soirées à broyer le chanvre, filer le lin avec le rouet, en faire des écheveaux sur le dévidoir. Pendant ce temps, les hommes font de petites réparations ou se rassemblent autour de la table pour jouer aux cartes et boire du schnaps.

LE SERVICE MILITAIRE

Sous l'Ancien Régime, l'armée était composée d'engagés volontaires attirés par un sergent-recruteur leur promettant une bonne solde. Les régiments étaient en quelque sorte la propriété des officiers supérieurs qui avaient acheté leur charge. En 1798, le service militaire obligatoire fut institué pour tous les jeunes gens de 20 à 25 ans. Jusqu'en 1818, presque tous étaient effectivement enrôlés, car les guerres napoléoniennes nécessitaient beaucoup d'hommes (lire *l'Histoire d'un conscrit de 1813* d'Erckmann-Chatrian).

La règle du tirage au sort sera appliquée en France entre 1818 et 1872. La longue durée du service (7 ans) explique son importance dans la vie d'un jeune homme et de sa famille et le grand nombre de procédés magiques utilisés pour conjurer le sort et tirer un « bon numéro », comme de placer dans son sabot un « écu à la vache » (*Ochsteintaler*).

Le tirage au sort

Tous les jeunes gens âgés de 20 ans étaient convoqués au chef-lieu de leur canton. Chacun tirait d'une urne un billet portant un numéro imprimé. Le nombre de soldats requis pour le contingent étant fixé à l'avance et toujours inférieur au nombre de conscrits, les numéros les plus élevés étaient dispensés de toute obligation militaire.

Ceux qui avaient été retenus étaient convoqués au Conseil de Révision (*Musterung*). Là, les orphelins, soutiens de famille, instituteurs, etc. étaient exemptés. Les autres passaient un examen médical et un certain nombre d'entre eux étaient réformés pour cause de petite taille ou d'infirmités diverses, parfois simulées ou provoquées. Si le jeune homme était malgré tout déclaré « bon pour le service », il lui restait la possibilité, s'il en avait les moyens, de se faire remplacer en payant un garçon qui avait été exempté mais qui avait besoin d'argent (certains soldats qui avaient déjà servi 7 ans se revendaient parfois deux ou trois fois).

En réalité, moins de la moitié des conscrits accomplissaient effectivement leur service militaire. Dans le canton de Hochfelden en 1850, 126 jeunes gens avaient tiré un numéro. Seuls les 73 premiers ont été retenus. Parmi eux, 36 ont été exemptés, 2 se sont fait remplacer. En tout, seuls 29 jeunes gens ont été définitivement inscrits sur la liste du contingent.

Quel que soit le résultat, il était célébré par deux ou trois jours de festivités et surtout de beuveries.



Conscrits de Gimbrett
en 1907
(Images du
Musée Alsacien)

Les conscrits

Appelés aussi *Melisse* (de « milices ») dans la vallée de Munster ou *Regrüde* (de « recrues ») dans le Sundgau, les conscrits nés la même année formaient « la classe ». Ils étaient durant toute une année les organisateurs des fêtes dans leur village. À ces occasions, ils défilaient, tambour-major en tête, agitant le drapeau français au nom de leur classe, puis collectaient de la nourriture qu'ils consommaient ensuite lors de banquets abondamment arrosés d'alcool.

Dans certains villages, les conscrits portaient une tenue spéciale. À La Wantzenau par exemple, c'était un tablier blanc brodé et un pantalon blanc.

Le jour du tirage au sort, ils se rendaient en fanfare à la ville où ils achetaient des bouquets de fleurs artificielles et des rubans pour garnir leur chapeau.

Ceux qui avaient tiré un « bon numéro » se faisaient confectionner un souvenir de conscription par un artisan spécialisé. Le plus connu des peintres était

Henri Robitzer de Schalkendorf, dont les bleus intenses se reconnaissent facilement.

Souvenirs de conscription

Au centre du tableau, une copie du billet de tirage au sort portant le nom du canton, l'année et le numéro tiré. On y rajoute toujours le nom du jeune homme qui se faisait parfois représenter dans l'exercice de son métier (laboureur, maréchal-ferrant...) ou en faisait dessiner les emblèmes (moules de tuiliers, équerre de charpentier...). Bouquets de fleurs ou drapeaux composent un décor coloré.

Suspendu ensuite en évidence dans la *Stüb* de la maison familiale, le souvenir du tirage au sort faisait aussi office de certificat attestant que le jeune homme avait bien accompli ce rite de passage qu'est la conscription. Même s'il n'était pas parti à l'armée, il était alors considéré comme un homme adulte (donc bon pour le mariage).

Ceux qui avaient dû accomplir leur service armé rapportaient un souvenir de régiment qui était, lui aussi, accroché en évidence dans la *Stüb*. Avant 1850, il s'agissait d'un dessin représentant le soldat dans les différents uniformes de son régiment (tenue de campagne, de sortie...), même parfois celui de la cantinière. L'emblème du régime politique au pouvoir (coq ou aigle) et des drapeaux français surmontent souvent l'image. Vers le milieu du siècle, grâce à la lithographie, l'usage d'images en série se généralisa. Seul le nom inscrit sous l'image permet de différencier un soldat d'un autre.

Souvenirs de régiment

Après 1870, les Alsaciens feront leur service dans l'armée allemande. C'est la fin du recrutement par tirage au sort. Les souvenirs de régiment sont alors des chromolithographies où un portrait photographique du militaire est découpé et collé à la place du visage des trois ou quatre personnages de l'image. Le portrait de Guillaume II et de Bismarck, parfois une « Germania » ornent ces images-souvenirs.

Des objets pouvaient aussi faire office de souvenirs de régiment : gourde à schnaps, bock à bière ou omoplate décorée jouant le même rôle que la « quille » aujourd'hui.

À noter que pendant l'Annexion, les Alsaciens n'utilisèrent pas le drapeau allemand, mais celui de l'Alsace (rouge et blanc).

Aujourd'hui, l'usage des réunions de gens de la même « classe » — hommes et femmes — s'est maintenu. Les défilés de conscrits se sont faits plus rares mais sont encore pratiqués à La Wantzenau et dans certains villages d'Alsace.